



le cercle - réfléchir les droits de l'homme
think-tank de la Licra

Entretien

Avec Gérard Rabinovitch



Gérard Rabinovitch, philosophe et sociologue, chercheur associé au Centre de recherche psychanalyse, médecine, et société (CRPMS-Université Paris Diderot), directeur de l'Institut européen Emmanuel Levinas de l'AIU

Gérard Rabinovitch, vous venez de faire paraître aux éditions Canopé de l'Éducation Nationale un ouvrage intitulé *Leçons de la Shoah*. D'emblée vous situez cette parution, dès la préface mais pour y revenir encore dans votre conclusion, en distinction du « Devoir de Mémoire », et du strict enseignement de l'histoire de la Shoah. Il s'agit pour vous, je vous cite « de tenter d'ébaucher - appuyé des faits exhumés, explorés, consignés – ce que la Shoah, dans son effectivité ineffaçable, appelle de remise en perspectives cognitives, de synthèses alertées, d'avertissements éthiques ». Vous proposez dans cette direction de prendre la mesure de ce que le nazisme – et vous citez là une réflexion du juriste et psychanalyste Pierre Legendre - « a constitué pour l'Occident une échéance historique et un épisode de déstructuration dont les sociétés contemporaines demeurent tributaires ».

Gérard Rabinovitch : Un syntagme s'est en effet établi depuis quelques années : « Devoir de Mémoire ». Dans la transcription dégradée en langage administratif et communicationnel du *Zakhor* hébraïque peut-être. Dans la consignation, en tout cas, en office de cause éducative et civique, de la nécessité d'élever une digue de Savoir et de Connaissance contre les « négateurs ». Contre leurs fourberies, leurs falsifications, leurs ricanements, leurs malveillances perverses. Nombre d'historiens sont montés au front avec leurs armes épistémologiques et académiques. Nous avons contracté une dette envers eux pour l'excellence, la diversité, la complémentarité, de leurs travaux. Mobilisés en vigiles des faits sur les épouvantes du XXème siècle, leurs travaux sont venus soutenir l'œuvre éducative de l'enseignement sur la factualité de la Shoah. Ils continuent d'ailleurs à en bâtir la connaissance car ce travail n'est pas achevé ; il lui reste encore bien des défrichements à accomplir dans ce champ-là.

Mais les faits établis ne sont pas tout. Et de surcroît, le « Devoir de Mémoire » - comme l'épingle Imre Kertesz - transforme le souvenir en rituel, dans une incantation fossilisée. Avec pour risque éducatif - certes non voulu - celui de « gaver » les jeunes, lorsqu'ils sont par ailleurs sollicités avec inconstance à afficher une posture « rebelle » dans le normatif mass-médiatique surmoïque de l'« anti autoritarisme » contemporain.

Et pour risque collectif, d'installer un impensé sur son amont *pré positionné*, et son présent qui se *prolonge*. Le « présent prolongé d'Auschwitz » évoqué par Kertesz encore dans son *Journal de galère*.

L'établissement des faits est un incontournable et un préalable, Encore faut-il en sonder les profondeurs de sens. Comment ceci a-t-il pu se produire ? La Shoah a-t-elle constituée un « intermède » catastrophique, contingent de la marche de la modernité vers son apogée ? Ou une régression conjoncturelle ? Ou bien encore, une « embardée » de l'Histoire redressable par quelques corrections dans l'après coup ? Deux voies alternatives se dessinent devant nous : *Accident* civilisationnel ou *symptôme* de décivilisation ? Ou encore, c'est mon hypothèse : effet d'une *contingence induite*.

« Contingence » parce que ce n'était peut-être pas inexorable. Parce qu'il a fallu une succession improbable d'évènements imprévisibles pour qu'une bande groupusculaire d'illuminés païens et de voyous impudents aux manières et *modus operandi* de gangsters enfle parmi les masses germaniques dans un complexe de séductions et d'intimidations, jusqu'à s'emparer du pouvoir en Allemagne en 33.

« Induite » parce que beaucoup en amont dans les remaniements de la modernité, portait, comme une ombre portée, inéluctablement, une virtualité déjà entièrement dite et écrite dans le dernier quart du 19ème siècle. Et dont le nazisme, en faisant là son nid, fut l'accomplisseur.

C'est ici qu'un changement d'échelle est convoqué. Il s'extirpe du débat d'école des historiens entre « intentionnalistes » et « fonctionnalistes », et requière la mise à contribution maintenant d'autres approches disciplinaires et épistémologiques. Non seulement elles scrutent, par d'autres angles, cette nuit de Destruction. Mais par leur juxtaposition, interaction, et corrélations avec les résultats des historiens, elles peuvent nous éviter le biais positiviste et les risques d'aplatissement de l'intelligibilité que celui-ci recèle.

Quand j'invoque d'autres approches disciplinaires et épistémologiques, je ne pense pas seulement aux sociologies primordiales, celle de Weber, Veblen, Simmel, Tarde, Kracauer, toujours pertinentes. Oublions, par contre, celles contemporaines, leurs petits clercs, et leurs supposés surdéterminants socio-économiques que le libéralisme et le marxisme ont en partage mythique et en connivence réductionniste ; nouveaux « standard package » médiatiques de l'indigence *mainstream*.

Je pense à la philosophie, notamment dans la spécificité de la philosophie politique ; et à l'anthropologie – pensons par exemple aux « Légendes de sang » si bien mises au jour par Joanna Tokarska-Bakir, qui prend son élan depuis les travaux de Vladimir Propp sur la « Morphologie du conte » -.

Et pour mon compte, l'anthropologie freudienne en fonction d'anthropologie non lénifiante, désenchantée par évidence, et lucide par nécessité. Elle pourrait, il me semble, être à même de rendre compte le plus profondément et le plus originellement de ce *Zivilisationsbruch* : la rupture de civilisation qu'a opérée, dans ses franchissements de seuils, l'extermination et son acteur : le nazisme.

Cette rupture de civilisation prend ses marques, et inscrits ses énoncés en amont de l'avènement du nazisme au cours du XIXème siècle, et se prolonge, se poursuit, en effets *rebonds* et effets *induits*, au-delà de l'effondrement militaire de celui-ci de 1945. Il s'agit d'une bifurcation ravageuse, probablement durable, et peut-être pérenne. Ça exige quelques remises en perspective, suscite bien des alarmes, et appellent de nouvelles vigilances... Ce dont le nazisme a été l'effectuation, les *patterns* dont il a pu s'édifier, n'appartiennent pas à un « passé révolu » comme a cru pouvoir le conclure d'une sentence terminale et décevante à son travail, un historien par ailleurs légitimement apprécié.

Dans cet ouvrage, très riche et unanimement salué pour ses capacités de synthèses, vous procédez manifestement à quelques déplacements et réévaluations. Ce que vous appelez des remises en perspectives. Ainsi vous commencez votre ouvrage en mettant en vis-à-vis un tableau éloquent des jalons du Progrès et de la Barbarie au cœur du XIXème siècle. Un diptyque avec d'un côté ce que vous mettez au compte des « Marche des Lumières », et de l'autre côté ce que vous proposez de discerner dans « l'Ombre du Progrès ».

Gérard Rabinovitch : Dans les variétés régionales européennes du mouvement des Lumières - française, allemande, écossaise, etc. - vont se poser quelques « philosophèmes » en fonction de piliers : « autonomie », « émancipation », « raison », « progrès ». Pour le XIXème siècle « éclairé », ces philosophèmes initieront et contribueront à l'installation des notions d'individu et de sujet qui ne sont pas en soit des nouveautés inédites, mais le fruit de métamorphoses, de déplacements, de transformations notionnelles de longue durée, venues de loin, et dont l'historien des idées Alain de Libera a retracé l'« archéologie ». Leur nouveauté peut-être, c'est de devenir de nouveaux référents éthiques et politiques qui vont concourir à l'établissement d'une modernité démocratique. De la fin du XVIIIème siècle au début du XXème, entre la Révolution française de 1789, et le déclenchement de la Première Guerre mondiale en 1914, l'idéal progressiste démocrate ou républicain fait du savoir et de la technique les vecteurs du progrès social et un allié de l'émancipation citoyenne et démocratique. De façon précaire – certes -, claudicante – indéniablement -, mais continue, les syntagmes de « libertés publiques » - syndicats, presse, éditions, associations -, de l'« instruction publique » - école publique obligatoire voire gratuite -, de la « santé publique », de la « réglementation du travail » avec pour commencer la limitation progressive du travail des enfants en chemin vers son abolition, des « droits de la guerre » - par exemple : interdiction du largage d'explosifs par ballons, de l'emploi de projectiles répandant des gaz asphyxiants, sauvegarde des populations et des belligérants sous le principe du droit des gens -, de l'« émancipation des nationalités » et la protection des minorités nationales, incluant l'émancipation des populations juives ; vont devenir les « conquêtes » du Progrès.

Dans le même temps sans que nul n'y prenne garde, prennent souche des conceptions et des pratiques chosifiantes.

Dès la seconde moitié du XIXème siècle à travers l'Europe simultanément apparaissent, se maillent en prise rapide, de nouveaux mots dans une continuité sémantique mortifère. Dans l'interaction d'un scientisme idéologique - rayonnant dans l'éclat de la supériorité de la science et de la technique qui prend la place des ressources normatives religieuses antérieures - avec un éventail d'idéologies politiques du ressentiment et de la haine, tout un lexique imbibé d'exclusion, d'éradication et d'anéantissement apparaît, se constitue, et s'entrelace : « racisme », « dégénérescence », « euthanasie », « eugénisme », « extermination », « antisémitisme », entre autres. Ce lexique qui arrime ses lexiques scientistes avec un antijudaïsme reconduit et reformaté en antisémitisme, s'agrège à la langue commune.

La science est réquisitionnée contre le christianisme, le paganisme contre le judaïsme. Du côté des pouvoirs constitués et leurs politiques coloniales, ce vocabulaire trouve son pendant sur l'axe de la haine et de la chosification dans l'initiation de pratiques émergentes de domination et d'enfermement des populations en masse. Ce sera les « camps de concentration » au Transvaal durant la guerre des Boers, le premier décret d'extermination contre les Hereros en Namibie sous domination allemande. En une vingtaine d'années, s'est esquissé un autre paysage « culturel » à travers l'Europe, fait de brutalisation croissante et d'un motif de langage fortement chargé en morbidité : cruauté, sadisme, perversité, apathie. Tout un champ sémantique inédit se bâtit au sein de discours scientifiques, affecté de sauvagerie.

Une constellation obscure a prononcé la négation des promesses des Lumières, dans leur ombre. Une quarantaine d'années avant la prise du pouvoir par ceux qui y puiseront des éléments pour leur fatras idéologique afin d'habiller leur gangstérisme mental fondamental.

Et si Hitler est le charismatique chorégraphe des foules galvanisées, l'éruçant bateleur d'estrade du nazisme, Himmler est son sociographe. Il inscrit dans les faits le *Zivilisationsbruch*, la rupture de civilisation pré-écrite déjà de façon subreptice au XIX^{ème} siècle, et dont le nazisme procède et qu'il veut accomplir.

Ce n'est pas par facilités administratives, que la Shoah, le Programme T4 (euthanasie des handicapés), le *Lebensborn* (l'eugénisme), et l'*Ahnenerbe* (les « recherches » ethnographiques « aryennes ») relèvent tous de la S.S. sous la direction d'Himmler et de son armée de médecins. Ils sont dynamiquement liés en continuum.

Hannah Arendt, finement, observait que l'antisémitisme n'était pas le seul produit d'un nationalisme extrême mais fonctionnait comme une « internationale », en ce qu'il assurait au III^{ème} Reich complaisances par-delà les frontières et complicités dans les territoires conquis.

Mais il était plus que cela encore. Avec lui, sur les populations juives comme cibles, s'enchaînaient plusieurs fonctions. Celle de placer la haine meurtrière comme dynamique collective, et d'en disposer comme un ciment sociétal. Celle de faire passer la « science de l'élevage » la *zootchnie*, son déroulé de vocables chosifiants : « animal machine », « matériel vivant », « machine vivante », et ses procédures de bonifications : non plus « croiser » les lignées, pour améliorer les bêtes par hybridation, mais de procéder par « sélection » à l'intérieur d'une lignée en visée d'un animal « parfait », en « anthropotechnie » avec ses propres vocables chosifiants : « vies indignes d'être vécues », « déchets », « matériel humain », « animaux à forme humaine », « peuple dégénéré ». Ici l'antisémitisme étouffait les objections morales au traitement d'humain par l'anthropotechnie, et permettait un passage à l'acte expérimental ouvrant la voie vers une anthropotechnie généralisée.

L'antisémitisme exterminateur avait aussi pour fonction de démanteler les opérateurs civilisationnels du monothéisme, en s'adossant à une scène originelle antique hellénistique et romaine, dont la qualité première de cette scène, et son opportunité d'usage immédiat dans l'habillage nazi, c'est d'être pré chrétienne.

De même comme on dit (sottelement d'un point de vue scientifique !) dans une lignée aristotélienne que « la nature a horreur du vide », le genre humain dans toutes ses variantes civilisationnelles ne peut pas se passer d'ancêtres. Alors pour les nazis ce seront les populations « nordiques », dont les grecs seront promus au statut de descendants et témoins. À l'instar de la « figurabilité » du rêve, analysée par Freud, les pulsions, même les plus destructrices, les plus dévastatrices, ne sortent jamais nues. Il leur faut une expressivité *affine*. La scène hellène, spartiate, et romaine, sera ce matériau d'habillage et d'expansion, de dissémination normative.

Justement, vous mettez l'accent sur l'antijudaïsme païen, pré chrétien. Ce que vous avez indiqué comme un « ré-encodage païen », au cours du XIXème siècle, et qui prend toute son ampleur dans l'Allemagne de la période nazie. Un au-delà d'un seul phénomène idéologique, que vous articulez avec l'importance que vous accordez aux empreintes et effets de langage. Une importance pour vous qui court tout du long de votre essai.

Gérard Rabinovitch : Pour sonder la possibilité du nazisme comme coup de minuit de l'aventure historique européenne, nombre de déplacements sont nécessaires. Ils s'imposent, plutôt que nous les inventons. Écouter le regain « païen » qui fraye et s'immisce dans les montages narratifs et épistémologiques du XIXème siècle, et identifier ses arborescences. Revenir aux fondamentaux de la Connaissance des Anciens, d'Aristote dans le toponyme d'Athènes et du *Tanakh* dans celui de Jérusalem, qui n'ont pas manqué la condition primordiale d'être *parlant* de l'Homme. Ces deux - là, déjà, semblent incontournables.

Concernant donc le premier point, Sigmund Freud l'avait identifié dans *L'Homme Moïse et la Religion monothéiste*, lorsqu'il soulignait à propos des Germains et autres peuples rivalisant de haine anti juive qu'ils étaient tous « mal baptisés ». « Sous un léger vernis de christianisme, ils sont restés ce qu'étaient leurs ancêtres, qui s'adonnaient à un polythéisme barbare ». « Leur haine des Juifs est au fond la haine des chrétiens, et il n'est pas étonnant que dans la révolution nationale-socialiste allemande cette relation intime entre les deux religions monothéistes trouve si nettement son expression dans le traitement hostile réservé à l'une et l'autre ». Il rédige cela en juin 38. Dans un texte non publié à cette époque, de l'écrivain Joseph Roth « Émigration » (écrit en 1937 et dont le manuscrit est conservé au Léo Beck Institut de New York), celui-ci attrape la même dynamique : « Les Allemands d'aujourd'hui ne haïssent pas les Juifs parce qu'ils auraient crucifié Jésus-Christ, mais parce qu'ils l'ont engendré ». Et Joseph Roth y pointe directement que l'« antisémitisme de l'actuelle barbarie allemande n'est pas un malentendu métaphysique (comme avec le christianisme), mais la conséquence logique d'un rationalisme païen ». On postulera que Roth et Freud ne se sont pas concertés. Mais qu'ils avaient l'un comme l'autre une similaire oreille fine...

« On ne peut s'empêcher - ajoute Roth - de reprocher à l'Église catholique, c'est-à-dire à la représentation de l'Église catholique, de n'avoir pas reconnu à temps cet enchainement ». Malgré cet aveuglement, l'erreur - Joseph Roth écrit, lui : « le danger » -, « serait de ne rien voir d'autre, dans la persécution néo-païenne des Juifs, que l'antijudaïsme des chrétiens ». Ce que beaucoup ont fait et font encore.

Un empêchement de penser, qui fait obstacle à l'évaluation et l'interprétation des enjeux païens dans l'expansion narrative de la modernité techniciste, scientiste, réifiante et capitalistique, dans laquelle le nazisme a fait son nid criminel. Une chose que le sociologue d'origine norvégienne Thorstein Veblen avait effleurée, dès la fin du XIX^{ème} siècle dans sa *Théorie de la classe de loisir*. Lorsqu'il mit, au compte de ce qu'il pressent comme une *réversion spirituelle*, la consommation ostentatoire (*conspicuous consumption*), les rodomontades, crâneries, et cabotinage de clairières, en *Moi idéal* d'un collectif moderne. En relation avec les « hautes périodes de la Civilisation barbare ». Une « persistance » barbare de la prouesse belliqueuse qui apparentait l'homme de « loisir » à la mentalité délinquante de « bas étage ». Qu'on songe par exemple à l'insistance de l'impératif de la « sélection des plus aptes », de la zootechnie et de la physiognomie à l'Olympisme de Coubertin, en passant par l'euthanasie et l'eugénisme. Et qui est au centre de la sociographie himmlerienne et de la SS. C'est bien là que se réalise le *Zivilisationsbruch*, la rupture de Civilisation, dans le démantèlement des montages civilisationnels dans leur socle même, fruits du monothéisme hébraïque.

Quant au second point : la question du langage ; c'est une chose déconcertante que son importance ait été à ce point escamotée et négligée dans la construction des épistémologies dominantes des sciences sociales au XIX^{ème} siècle. Mais peut-être est-ce un symptôme qui se déduit de leur facticité *sui generis*... Ainsi, de et dans l'intrication du sociologisme et du marxisme.

Et c'est aussi dans cet escamotage, que les totalitarismes brutaux : fascisme, nazisme, communisme, ou dominations *soft* : marchés, technosciences, et biopolitiques, peuvent déplier et déployer leurs propagandes publicitaires anesthésiantes ou pousse au jouir.

Il faudrait, en convocation d'éveil, plutôt reprendre dans la période moderne, au moins, à partir de Von Humbolt.

Tenir avec lui que « les langues sont des organes de modes de penser et de ressentir propres aux nations, qu'un grand nombre d'objets ne peuvent être créés que par des mots qui les désignent et n'ont d'existence que dans ces mots ».

Interroger encore avec Walter Benjamin sur ce que communique le langage : « Il communique l'essence spirituel qui lui correspond. Il est fondamental de savoir que cette connaissance se communique *dans* le langage et non *par* lui ».

Observer avec Fritz Mauthner que « la langue d'un peuple est son *sensorium commune*, un organe de pensée commun. Et que la langue d'un peuple, au sein des mœurs de ce peuple, a toujours tendance à se rendre souveraine et à soumettre à sa volonté c'est-à-dire à ses représentations d'autres domaines des mœurs ».

Consigner que « la pensée n'est pas seulement exprimée par des mots, qu'elle vient à l'existence à travers des mots » comme l'étudiait le grand psychologue que fut Lev Vygotski.

Soit donc que le langage agit donc comme un opérateur qui métamorphose le réel, qui s'inscrit dans le réel et le transforme. Et qu'il constitue, comme ordre propre de

l'humain, l'un des points par lequel se situe le rattachement du pôle de la subjectivité à la collectivité. Et si, comme le décryptait José Ortega y Gasset dans *La Révolte des masses* : « il ne nous sert pas à dire suffisamment ce que chacun de nous voudrait pouvoir dire, il révèle par contre et à grand cris, sans que nous le voulions, la condition la plus secrète de la société qui le parle ».

Tout au long du XIX^{ème} siècle, dans le chaudron bouillonnant d'un revivalisme païen revendiqué et habillé en justification d'un réaligement sur des Antiquités grecques et romaines sélectives et triées, s'est donc bâti un langage scientiste, infesté de métaphores organicistes, liant eugénisme, euthanasie, dont le vocabulaire est affecté de morbidité intrinsèque, et qui trouve son accrochage avec l'antisémitisme naissant et virulent. Un double accrochage corrélé. À la fois par la résonance morbide et mortifère de leurs lexiques, et par la dynamique décivilisatrice qui y prend ses marques.

Il y a un rebond qui d'Apion, Manéthon, Damocrite, Tacite, Juvénal, Sénèque, Méliton de Sarde, Toussenel, Proudhon, Gobineau, Fritsch, Ploetz, Galton, Vacher de La Pougé, Chamberlain, Lagarde, jusqu'à Ludendorff, Hitler, Himmler, etc. tient le fil païen anti monothéiste.

Et il n'est pas anodin, mais explicite, que le nazisme mette dans un même continuum honni : judaïsme, christianisme, humanisme, Renaissance, Révolution française, libéralisme démocratique... C'est dans ce rejet, et de façon concomitante à celui-ci - ils s'accompagnent en dynamique - que la *lingua mortis* nazie imbibée d'héroïisations de la violence, de tromperies, de mystifications permanentes, et de jouissances de destruction, s'est fabriquée par précipités sémantiques au sein de la langue commune. L'historien des sciences Robert Proctor fit une judicieuse remarque : « les nazis finirent par avoir autant de mots pour désigner le meurtre que les Esquimaux en ont pour désigner la neige »...

Comment concevez-vous alors, en écho à vos investigations et aux remises en perspective que vous proposez dans votre ouvrage, un enseignement sur la Shoah, à l'heure où les ultimes survivants nous quittent ? Comment envisagez-vous la continuité d'un Travail de Mémoire ?

Gérard Rabinovitch : On ne peut pas dire qu'en France, dans l'école publique, la factualité de la Shoah soit escamotée dans l'enseignement. Ni de la part des autorités décisionnelles et instances rédactrices des programmes, ni de celle des enseignants en première ligne dans les classes. Peut-être est-ce trop confiné à la seule discipline de l'histoire à laquelle cet enseignement est dévolu.

Par l'effectivité de ses faits, il serait judicieux qu'il soit traité (mais comme bien d'autres sujets !) dans une approche pluri disciplinaire et transdisciplinaire. La connaissance historique, comme déjà dit, est un pilier porteur. Mais l'instruction civique, la littérature, la philosophie, les sciences expérimentales elles-mêmes, pourraient être requises. Il y a assez de grands écrivains et poètes français et européens, qui ont portés sur eux la narration de la déportation et de la Shoah pour que ça justifie que leurs œuvres ne soient pas évacuées.

Charlotte Delbo, Robert Antelme, Jorge Semprun, Germaine Tillon, Etty Hillesum, Primo Levi, Léon Werth, Paul Celan, Sebastien Haffner, Tadeucz Borowski, Nelly Sachs, Imre Kertesz, Hans Günther Adler, David Rousset, Gustav Herling, et évidemment j'en oublie... Ça vaut mieux que les scribouillards narcissiques qu'on va chercher pour faire « actuel » et « branché » !

En philosophie, d'Hannah Arendt à Albert Camus, avec Theodor Adorno, Éric Veil, Jean Pierre Faye, par exemple ; sur les Totalitarismes, le Mal, la Barbarie, etc... En sciences, pour l'esprit de la science contre le scientisme et ses dévoiements récurrents. Vous voyez, il a du pain sur la planche.

En se gardant bien que tout cela ne soit pas trivialisé en exercices scolaires, et devienne l'objet d'une évaluation notée. Vous imaginez comment les adolescents parlent à la sortie des collèges et lycées ?! Ne pas leur faire courir le risque délétère d'un : « T'as fini ta Shoah ? », « T'as rendu ta Shoah ? », « Combien t'as eu à la Shoah ? »... Un cauchemar !

Tout cela peut être fait, et ce ne serait pas dommage.

Mais c'est surtout du côté d'un travail de *réparation* des missions de l'école et dans la *reconstruction* de la grandeur d'apprendre et la fierté qu'elle offre, que trouveront leur leçon, les enseignements de la Shoah. Dans le rebâti de la Raison, de l'Éthique, de la Liberté. Valeurs frontispices du projet démocratique qui se sont si gravement dégradées à force d'être malmenées avec constance par tous les relativismes à l'affût.

La Raison n'est plus l'exigence du discernement, mais réduite à un calcul. La Liberté n'est plus le libre exercice du débat et du questionnement du bien commun, mais la licence du « tout est permis » partie dans la fuite en avant du fantasme d'un monde sans limites. L'Éthique n'est plus l'axe gradué de l'élévation dans la vie de l'esprit de Justice, mais le bon coeur angélique qui se dissimule les dures contraintes du réel. Elles ne font plus dignes aujourd'hui. Voilà ce qui pourrait être l'acquiescement de la dette dû à ceux qui ont trouvé leur tombe dans les nuages comme l'écrivait Paul Celan ; et aux survivants qui s'effacent petit à petit de notre paysage quotidien contemporain.

Ne pas laisser les jeunes gens des générations montantes « sans abri spirituel » selon l'expression de Siegfried Kracauer, livrés aux hubris du techno paganisme ambiant. Mais là, il s'agit d'un combat sociétal et spirituel, soit *civilisationnel*, qui dépasse le seul domaine de l'enseignement.

Entretien réalisé par Martine Benayoun, Présidente-fondatrice – Le cercle de la Licra-réfléchir les droits de l'homme – Septembre 2018

Les contenus des notes et des entretiens du Cercle de la Licra ne représentent ni les positions du Cercle de la Licra ni celles de la Licra mais nourrissent nos réflexions communes. Ils peuvent en revanche faire l'objet de propositions après discussion au sein du Bureau Exécutif de la Licra et d'un vote au Conseil Fédéral de la Licra.